

« Toujours entre le
rire et les larmes » :
la littérature juive
traduite du yiddish
et du polonais

ISABELLE JANNÈS-KALINOWSKI
et ÉVELYNE GRUMBERG

Propos recueillis par
Hélène Boisson et Étienne Gomez

Comment consacrer un dossier à l'Europe de l'Est sans aborder la question de la littérature juive ? Lorsque L'Antilope fête ses trois ans à l'été 2019, à la librairie Les Guetteurs de vent, avenue Parmentier, je me pose soudain cette question alors que je suis en pleine conversation avec Isabelle Jannès-Kalinowski, qui non seulement tombe d'accord, mais accepte d'évoquer son expérience de traductrice du polonais. Évelyne Grumberg, traductrice du yiddish et longtemps éditrice à la Maison de la culture yiddish, est là aussi, et nous convenons de nous retrouver, avec Hélène Boisson, pour un entretien qui aura lieu aux Cent Kilos, rue de la Folie-Méricourt, le 15 mai 2019.

Translittérature : Qu'est-ce qui vous a amenées à vos langues de travail respectives, le yiddish et le polonais, et à la traduction ?

Évelyne Grumberg : C'est un parcours un peu bizarre. Mon père, originaire de Pologne, est arrivé à Vienne à l'âge de dix ans. C'est là qu'il a épousé ma mère, qui était viennoise. En 1938, ils ont quitté l'Autriche pour s'installer en France. Mes parents parlaient un mélange de yiddish et d'allemand, et aussi le français, mon père très mal, ma mère très bien. Cette langue yiddish-allemand du quotidien, je la comprenais sans la parler, je m'exprimais exclusivement en français avec mes parents ; petite, je parlais aussi l'allemand, mais seulement avec une fille au pair qui travaillait à la maison. Mais je me disais : « Un jour, il faudra que j'apprenne le *vrai* yiddish », en pensant confusément à une langue littéraire, à un vocabulaire recherché, à du style, moi qui ne sa-

vais même pas que cette littérature existait. Puis ce projet a été perdu de vue : à l'époque, le yiddish était une langue méprisée, y compris par beaucoup de Juifs. Dans la vie, deux choses m'intéressaient : la danse et les livres. J'ai fait beaucoup de danse, une licence de lettres classiques, puis une maîtrise de littérature française. Mon père avait une affaire de vêtements en gros, et c'est là que j'ai commencé à travailler : un grand classique ! Mais j'ai eu l'occasion de faire un petit remplacement dans l'édition, et les choses se sont enchaînées. J'ai notamment travaillé dans le secteur du voyage, pour les Guides bleus. À la naissance de mon fils, j'ai arrêté quelque temps, et je sentais qu'il me manquait quelque chose, une passion. Et voici qu'en lisant *Le Monde*, je tombe sur un article où Rachel Ertel, une personnalité du monde yiddish, enseignante, traductrice, explique qu'il reste énormément de littérature en yiddish à traduire vers d'autres langues. Aussitôt, je me dis : « Voilà ce que je veux faire ! »

Isabelle Jannès-Kalinowski : Comme Évelyne, j'ai un peu tourné autour du pot, car avant même de penser à devenir traductrice du polonais... il fallait que j'apprenne cette langue ! Or, malgré mon histoire personnelle, ce n'était pas si évident. Ma mère est née en France mais a vécu en Pologne jusqu'à vingt ans. Quand elle a émigré à Paris dans les années 1970, elle parlait déjà très bien le français et, quand je suis née, il était évident que ce serait notre langue commune. En revanche, elle avait beaucoup d'amis avec lesquels elle parlait le polonais, surtout après la vague d'immigration des années 1980, autour de *Solidarność*. J'ai compris après coup qu'elle devait faire partie d'un réseau d'accueil ; des gens passaient quelques jours chez nous, puis repartaient, sans que je comprenne pourquoi. La langue polonaise était pour moi une petite musique familière, mais je ne la comprenais pas. De temps en temps, nous allions en Pologne avec ma mère, mais je sentais que les retours étaient difficiles, pour des raisons politiques aussi bien qu'affectives. Et sur place, dans notre petit milieu francophone, je ne parlais que le français. J'ai fait des études d'allemand, d'anglais... et puis un jour, je me suis dit : « Il faut que tu apprennes le polonais. » Ce qui a fort étonné ma mère : elle ne voyait pas du tout l'intérêt !

É. G. : ... même réaction de la part de mes proches quand je me suis lancée dans le yiddish ! Tout le monde trouvait que c'était une drôle d'idée.

TL : *L'une et l'autre, vous avez donc commencé l'étude de ces langues à l'âge adulte, alors que vous aviez déjà une vie professionnelle ?*

I. J.-K. : J'ai beaucoup tâtonné dans mes études avant de devenir traductrice littéraire. Je les ai interrompues pour être maman, reprises plus tard, j'ai enchaîné les petits boulots, enseigné l'anglais à des enfants, doublé des films, des séries, des documentaires, ce que je fais toujours... C'est un travail que je pourrais qualifier d'alimentaire, mais qui ne manque pas d'intérêt. Dans ce domaine, je travaille la plupart du temps depuis l'anglais, car les produits culturels polonais arrivant sur le marché francophone sont rares, et plutôt sous-titrés que doublés. Le doublage, ce sont les dialogues, mais aussi toutes les réactions physiques possibles, bredouillements, soupirs, onomatopées... Sans oublier ce qu'on appelle les « ambiances » : le brouhaha d'un restaurant, par exemple, doit être entièrement recréé en français, avec des bribes de texte à inventer.

Quand j'ai décidé d'étudier le polonais, impossible de m'inscrire en licence à la Sorbonne, car comme beaucoup de gens qui étudient le polonais, il me fallait acquérir toutes les bases de la langue. Aux Langues O', j'ai commencé en deuxième année... mais j'ai dû rattraper tous les cours de première année. Puis je me suis inscrite en maîtrise. Mon professeur de traduction à l'Inalco, Henri Menantaud (1959-2018), a été une rencontre décisive. Il était d'une rigueur extrême pour saisir l'exacte nuance d'un mot, dans les deux langues. Grâce à cet exercice si difficile, paradoxalement, il nous a appris à sentir toute la souplesse que requiert l'exercice de la traduction.

É. G. : J'ai pris des cours de yiddish à l'Association pour l'étude et la diffusion de la culture yiddish (AEDCY - Bibliothèque Medem), association devenue plus tard la Maison de la culture yiddish (désormais au 29, rue du Château d'Eau, dans le X^e arrondissement de Paris). Je me suis ensuite occupée des publications de cette institution.

La Bibliothèque Medem, le plus grand fonds en yiddish d'Europe, était à l'origine une petite bibliothèque associative fondée en 1929 à Paris par des émigrants juifs de différents pays, militants du Bund, le parti socialiste juif. La Maison de la culture yiddish est maintenant une association apolitique et laïque, ouverte à tous, offrant de nombreux cours et activités, et la bibliothèque est devenue le plus grand fonds yiddish d'Europe, avec 30 000 volumes, dont 20 000 en langue yiddish. La maison évolue avec celles et ceux qui prennent la relève, après la génération des militants yiddishistes de l'après-guerre. Nous avons de plus en plus de jeunes, ainsi que de personnes d'origines diverses, ayant vécu à l'étranger, comme notre nouveau directeur, Tal Hever-Chybowski, qui est né aux États-Unis et a vécu en Israël et à Berlin. Les contacts avec de jeunes chercheurs sont nombreux. Moi-même, je ne suis plus responsable des éditions depuis 2016, mais je participe aux projets. C'est une petite maison très conviviale dont le comité se réunit régulièrement. Certains livres sortent en lien avec nos activités, notamment les expositions, mais nous avons aussi un catalogue littéraire et d'importants dictionnaires, notamment le *Dictionnaire yiddish-français*, de Yitskhok Niborski et Bernard Vaisbrot, et le *Dictionnaire des mots d'origine hébraïque et araméenne en usage dans la langue yiddish*, conçu par Yitskhok Niborski.

Lorsque j'ai commencé à prendre des cours, j'ignorais presque tout de la littérature en yiddish, de son histoire. Comme beaucoup de gens, je connaissais tout juste Isaac Bashevis Singer, et aussi Sholem-Aleikhem, que j'ai traduit récemment et dont ma mère nous parlait. Elle le lisait en français ou en allemand, mais pas en yiddish. Pourtant, étant née dans une famille pratiquante, elle connaissait l'alphabet hébraïque. À la maison, nous n'avions aucun livre imprimé en yiddish. Je ne savais même pas que cette langue s'écrivait en caractères hébraïques : ç'a été un petit choc de l'apprendre. Une vingtaine de caractères à mémoriser... ce n'était pas la mer à boire !

TL : As-tu également appris l'hébreu moderne, l'hébreu biblique ?

É. G. : Non. Les caractères hébraïques, je les ai d'abord appris pour lire et écrire le yiddish, tout en sachant que les hébraïsmes sont une

composante du yiddish. Plus tard, j'ai suivi les cours d'Yitskhok Niborski pour mieux les comprendre. Mais je ne maîtrise pas l'hébreu.

TL : Aujourd'hui, quel est votre rapport à ces langues familiales que vous avez dû vous (ré)approprier pour les traduire ?

I. J.-K. : Pour moi, le français était aussi une langue familiale, par mon père français, mais aussi par la famille polonaise de ma mère. Ma grand-mère maternelle polonaise avait immigré en France avec ses parents quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté, si bien que ma mère, comme moi, est née en France. Toute cette famille d'origine et de nationalité françaises vivant en Pologne depuis 150 ans avait gardé l'habitude de parler le français. C'était une langue d'échange, dans les milieux artistiques, mais pas seulement. Après avoir passé toute la guerre en France, ma grand-mère est rentrée en Pologne où elle est devenue enseignante de français à l'université et traductrice. Elle donnait aussi des cours particuliers, et j'ai bien connu ses élèves : dans les familles polonaises de l'époque, on mettait un point d'honneur à inscrire ses enfants à toutes sortes de leçons privées.

C'est un point que nous avons en commun, Évelyne et moi : l'apprentissage en « faux débutant », avec cette aisance qui vient du bain linguistique familial, mais aussi, au départ, l'incapacité de lire, d'écrire, et aussi, dans mon cas, de comprendre. En étudiant le polonais, je me suis sentie enfin capable de construire mon propre lien avec la Pologne. C'est un épanouissement d'avoir pu devenir autonome dans la langue polonaise, d'en avoir fait mon quotidien, mon métier. Cependant, aujourd'hui, je ne me sens pas vraiment « chez moi » dans cette langue. Je n'ai pas pu la pratiquer en famille, elle reste donc artificielle pour moi. Quand je parle polonais, je change de registre vocal, en montant vers les aigus. Est-ce une réminiscence des quelques mots que je prononçais étant enfant ?

É. G. : Le yiddish est aujourd'hui pour moi une langue extrêmement familière dans laquelle se découvre tout un univers inconnu, ou appris jusque-là sans mots. Pas de changement de registre vocal pour moi, mais je ne parle pas le yiddish de mes parents : c'est un yid-

dish appris, parlé avec un accent différent (dit standard), et différent aussi parce que je le souhaitais différent : le yiddish de mes parents exprimait la vie de tous les jours, rien d'ordre intellectuel ou artistique.

On n'apprend pas seulement la langue, son fonctionnement et ses structures, mais tout un univers qu'il faut progressivement s'approprier, et au début, on est un peu effaré par l'immensité de la tâche. Et puis on avance. Le problème avec le yiddish, c'est que je ne le parle plus chez moi, ni dans la rue. Certes, il se pratique partout dans le monde au sein des familles ultra-orthodoxes, mais c'est un milieu très fermé. À la Maison de la culture yiddish, la langue résonne « naturellement », on trouve des gens qui le parlent couramment, qui l'ont pour langue maternelle ou pour objet d'étude. Certains sont des enseignants militants, passionnés de transmission, qui parlent yiddish à leurs enfants, qui organisent des vacances entre yiddishophones... Avec eux, je parle yiddish, et pas seulement pendant les cours. J'essaie d'apprendre de toutes ces rencontres.

TL : Comment vous êtes-vous lancées dans la traduction ? Comment le lien s'est-il fait avec vos autres activités ?

I. J.-K. : C'est une amie traductrice « en sens inverse » (du français vers le polonais) qui m'a dit un jour, comme une évidence : « Toi, tu es traductrice. » Pour m'encourager, elle m'a fait une liste d'auteurs prometteurs à traduire. En fait, tout était déjà traduit ! Tant mieux pour la littérature polonaise, mais... À l'époque, sans avoir rien publié en traduction, je traduais beaucoup pour mes amis, des articles académiques, des thèses en cotutelle. C'était difficile mais passionnant de se plonger tout à coup dans le détail d'un univers totalement inconnu : Byzance, Levinas...

Mais comment en faire une profession, accéder au monde de l'édition ? J'ai jeté des bouteilles à la mer, laissé ma carte de visite dans de nombreux stands du salon du livre...

É. G. : Cela fait une vingtaine d'années que je traduis. J'ai commencé juste pour moi, en 2000, après avoir étudié le yiddish pendant trois ans, puis de façon professionnelle, quand on m'a proposé de tra-

duire des récits personnels ou des journaux de guerre, puis de participer à la traduction d'une partie des Archives Ringelblum du ghetto de Varsovie.

Plus tard, j'ai eu l'idée d'une nouvelle collection de volumes très courts édités en bilingue yiddish-français, pour offrir à ceux qui apprennent la langue des lectures accessibles, plutôt que de gros volumes de trois ou quatre cents pages très intimidants. Il y avait un besoin ! Le comité a été intéressé, et nous avons recherché des textes à publier. Deux premiers « minibilingues » sont ainsi sortis en 2015 : une nouvelle traduite par Batia Baum, *Un manteau de prince* de Yosl Birshteyn, et une autre par moi, *Ma première histoire d'amour* de Moyshe Nadir : c'est ma première traduction littéraire publiée.

TL : Comment avez-vous découvert vos premiers textes à traduire ?

É. G. : Dans mes cours de langue et littérature yiddish. Notamment mon tout premier essai, qui va d'ailleurs être publié cette année par les éditions de la Maison de la culture yiddish : *Weizmann II*, une pièce de théâtre visionnaire et d'un humour décapant du grand poète Aaron Zeitlin (1898-1973). C'est un auteur originaire de Biélorussie qui a vécu à Varsovie et New York, mystique, d'une extrême profondeur. Ayant eu un coup de foudre pour cette pièce étudiée en classe, je l'ai traduite sans hésiter, de façon empirique, sans aucune formation en traduction. J'ai encore mesuré toutes mes lacunes sur l'histoire, sur la tradition, sur le contexte... C'était comme entreprendre une traduction d'Homère ou d'Eschyle sans connaître la Grèce antique, ou lire *Les Provinciales* de Pascal sans connaître les débats et conflits religieux de l'époque. Du haut de mes trois ans de yiddish, je me disais : « Comment peux-tu te permettre de faire ça ? » J'ai fait corriger le texte par mon professeur, Yitskhok Niborski, qui avait écrit une thèse sur l'auteur. D'ailleurs, aujourd'hui encore, je fais toujours relire mes travaux de traduction par ce grand littéraire, ce poète dont le yiddish est la langue maternelle.

I. J.-K. : Par mes amis écrivains et traducteurs rencontrés en Pologne. Ils m'ont parlé d'un roman « formidable mais intraduisible » de Dorothea Masłowska, une auteure un peu fantasque, avec un style très

novateur. Le hasard a fait que j'ai laissé ma carte de visite à l'éditeur Noir sur Blanc, qui avait déjà ce texte depuis plus d'un an sans savoir à qui le confier. La rencontre s'est faite, et *Tchatche ou crève* – ma première traduction publiée – est paru en 2008. Je suis tombée au bon moment, et cela m'a mis le pied à l'étrier. Ensuite, on m'a confié d'autres projets, bien différents, et tout s'est enchaîné. Ce livre redoutable a été aussi une sorte de carte de visite. Parfois, la difficulté stimule davantage, elle force à se questionner sans cesse. Reste alors à faire des choix, à suivre une ligne.

Ariane Fasquelle (décédée en 2016) m'a ensuite proposé de traduire pour Grasset ce qu'on appelle de la « non-fiction », avec Agata Tuszynska : des sujets historiques traités sous forme de dossier d'enquête. C'est un genre important en Pologne, que Ryszard Kapuściński a popularisé dès les années 1960.

TL : Vous avez également travaillé sur des témoignages, des archives.

É. G. : Mes premières traductions publiées ont été non pas des textes littéraires, mais des documents. Ce sont les archives clandestines du ghetto de Varsovie, réunies entre 1941 et 1943 par l'historien Emanuel Ringelblum et son équipe, puis enterrées dans des boîtes en fer et des bidons de lait qui ont été mis au jour, à l'exception d'un seul contenant disparu, dans les ruines de la ville à partir de 1946. Il s'agissait au départ de réunir des matériaux, des preuves, pour écrire l'histoire du ghetto et des exactions nazies. Mais Ringelblum a assez vite compris que les habitants du ghetto étaient promis à la mort et à l'oubli, et que cette histoire devrait être écrite par d'autres ; les documents devaient donc être transmis à tout prix.

Ces archives ont été partiellement publiées en français sous le titre *Archives clandestines du ghetto de Varsovie*, chez Fayard, en 2007. Elles sont de natures très diverses, et en plusieurs langues : yiddish, hébreu, allemand, polonais... Depuis les œuvres littéraires ou les témoignages – Ringelblum note que « tout le monde écrivait » dans le ghetto – jusqu'au simple ticket de théâtre ou de blanchisserie. Tout un volet concerne les enfants, à qui les collecteurs d'archives ont demandé des rédactions sur ce qu'ils vivaient. Ces documents sont extraordinaires. Je n'ai pas travaillé directement sur les pièces

d'archives, mais sur le livre en polonais, où tout était reproduit, et on m'a aussi envoyé des microfilms. Je ne pouvais pas déchiffrer les documents manuscrits, j'avais une sorte de blocage. Batia Baum, traductrice plus expérimentée, s'en est chargée. La plupart des documents que j'ai traduits étaient imprimés ou tapés à la machine. Ce projet collectif a été ma première mission professionnelle de traduction. Malheureusement, en français, seuls deux volumes sont sortis, mais l'ensemble est paru en une quinzaine de volumes dans d'autres langues, et notamment en polonais.

I. J.-K. : Entre autres travaux de traduction, j'ai traduit des écrits familiaux, comme ces carnets de dédicaces remplis dans l'entre-deux-guerres par les amis d'une jeune femme polonaise. Déchiffrer l'écriture manuscrite des années 1920 était difficile, car la graphie a beaucoup changé. Certains messages étaient en polonais, d'autres en yiddish, et j'ai pu ainsi découvrir à la fois cette langue et mon inculture sur le sujet. Le vieux monsieur à qui les traductions étaient destinées était très ému de lire ces messages manuscrits traduits en français. Il avait accès, soudain, à l'adolescence de sa mère. « Mais alors, elle avait des amis ! », s'étonnait-il. C'était très touchant.

TL : Vous traduisez toutes les deux pour L'Antilope, maison d'édition dont l'ambition est de publier « des textes littéraires rendant compte de la richesse et des paradoxes des cultures juives sur les cinq continents ». Pourriez-vous nous parler de cette collaboration ?

I. J.-K. : Ce fut une très belle rencontre avec Anne-Sophie Dreyfus et Gilles Rozier, qui ont créé la maison en 2014 pour éditer la culture juive dans tous ses états, dans toutes les langues. Les premiers textes repérés étaient en yiddish et en hébreu, puis l'intérêt s'est élargi à d'autres langues. Quand ils ont voulu publier *La Nuit des Juifs-vivants*, d'Igor Ostachowicz, un texte très original en polonais, langue qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes, on leur a donné mon nom. Je prépare également pour L'Antilope un nouveau livre d'Agata Tuszynska qui paraîtra au printemps 2020 sous le titre *Affaires personnelles*.

É. G. : Gilles Rozier a été directeur de la Maison de la culture yiddish pendant vingt ans avant de fonder L'Antilope avec Anne-Sophie Dreyfus. Pour cette même maison, j'ai traduit avec Nadia Déhan-Rotschild *Les Mille et une nuits de Krushnik*, de Sholem-Aleikhem (1859-1916). C'est un grand classique de la littérature yiddish moderne. Un maître de l'humour, donc pas facile à traduire. Nous avons toutes deux découvert ce texte lors d'un séminaire mensuel à la Maison de la culture yiddish. Nous avons discuté d'un texte de Sholem-Aleikhem réputé intraduisible, *Tèvié le laitier*, qui a inspiré la comédie musicale *Un violon sur le toit*. Finalement, c'est un autre texte de lui qui nous a réunies, quand nous nous sommes aperçues que nous avons commencé à le traduire chacune de notre côté. Sur un bateau voguant vers l'Amérique, un Juif raconte à Sholem-Aleikhem, alter ego de l'auteur, les aventures tour à tour effroyables, absurdes et prodigieuses qu'il a vécues à Krushnik, bourgade juive située en plein sur le front de la Première Guerre mondiale, et coincée entre les Allemands, les Polonais et les Russes. Ce texte nous a passionnées par ses qualités littéraires, et aussi parce qu'il évoque une société juive écartelée entre deux visions du monde, et la guerre de 14-18 comme une boucherie insensée et une préfiguration de la catastrophe. On y voit la ville envahie tour à tour par les différents belligérants, et les Juifs placés dans une situation intenable et tragique, accusés par tous de trahison. Et pourtant, Sholem-Aleikhem restant fidèle à sa réputation, c'est aussi très drôle. On est toujours entre le rire et les larmes.

I. J.-K. : *La Nuit des Juifs-vivants* est aussi un livre très particulier. L'auteur n'est pas romancier, mais journaliste et conseiller en communication ; il a longtemps été l'assistant de Donald Tusk. Sous les dehors de la pop-culture, en s'inspirant des films de zombies comme ceux de Romero, il imagine qu'aujourd'hui, dans la capitale polonaise, les Juifs assassinés ressortent du sol, en commençant par les jeunes gens. Il faut savoir que dans l'histoire de Varsovie, ce qu'on appelle « le ghetto juif » n'est pas juste une petite enclave : c'est une zone immense de la ville qui a été fermée par les nazis, et où ont été contraints d'affluer les Juifs des environs et du reste du pays. Varsovie a été détruite à 95 % à la fin de la guerre. Cette zone, comme d'autres quartiers historiques, a été presque entièrement rasée, puis

reconstruite très rapidement après guerre – sans les Juifs. Une étrange reconstruction, avec un pseudo quartier « historique » où tout est faux mais reconstruit à l'identique, églises, pavés, placettes... À l'emplacement du ghetto, on a construit des logements plus contemporains ; ces dernières années, on a installé là un gigantesque centre commercial qui porte le nom d'Arkadia, autrement dit « l'Arcadie ». Qu'on ait pu construire à cet endroit ce temple de la consommation avec un nom pareil, c'est quelque chose qui fait froid dans le dos. Conformément aux codes du genre, c'est dans le centre commercial que les premiers zombies font leur apparition. On pourrait trouver cela vulgaire, ou provocateur, mais l'idée me semble très bien trouvée.

Si la question de l'enfouissement est devenue un thème générationnel, c'est parce qu'aujourd'hui, en Pologne, les Juifs ne sont plus là. Avant-guerre, c'était la plus grande communauté juive en Europe. C'est l'âme entière d'un pays qui a oublié cela. Comme Ostachowicz, des gens qui ne sont pas juifs s'intéressent à l'histoire juive ; des gens se demandent s'ils sont juifs, mènent des recherches... Agata Tuszyńska, par exemple, a appris à l'âge de dix-neuf ans qu'elle était juive et que des membres de sa famille avaient été assassinés. Pour ma part, ce clivage entre catholiques et Juifs, je le perçois de l'extérieur : j'ai grandi dans une famille athée, ni communiste, ni vraiment engagée en politique. Recouvert, enterré, sous la terre... dans la poésie polonaise, ce sont des mots récurrents, qui charrient beaucoup de douleur mais aussi de culpabilité. Où sont ces gens ? Où est cette culture ? Quelques bribes de rues, de maisons, quelques musées... Mais la topographie des lieux parle malgré tout. Sur le site du ghetto, on voit des buttes, des hauteurs, parce qu'on n'a même pas pris le temps de déblayer les ruines ; on a édifié les nouvelles rues et les nouvelles maisons par-dessus. C'est toute cette culture manquante que des auteurs polonais comme Ostachowicz réactivent : à la manière d'un membre fantôme, elle fait souffrir les amputés par son absence.

É. G. : Cette image du membre fantôme est très juste. Quand on pense que dans certaines villes de Pologne, c'est la majeure partie de la population qui a disparu, et que personne ou presque n'en parle... C'est un gouffre qui s'ouvre.

TL : Apportez-vous vous-mêmes des textes aux éditeurs ?

I. J.-K. : Pour ma part, je n'ai pas l'habitude d'apporter des textes. J'ai la chance qu'on me propose des projets et j'attends que les auteurs avec qui j'ai construit un lien écrivent, en espérant que l'occasion de les traduire se présentera.

É. G. : Gilles Rozier, de L'Antilope, est un grand connaisseur du yiddish, et nous lui avons proposé ce texte sur lequel ma partenaire et moi étions en train de travailler. Pour les archives du ghetto de Varsovie, c'est Yitskhok Niborski qui avait été contacté et qui m'a ensuite sollicitée. C'était un projet commun des éditions Fayard et de la Bibliothèque internationale de documentation contemporaine, avec le concours du Mémorial de la Shoah et de l'Institut polonais. Mais généralement, mes traductions sont plutôt des textes que j'ai repérés et proposés. Nous aimerions, Nadia Déhan-Rotschild et moi, continuer avec un nouveau texte de Sholem-Aleikhem, et nous travaillons aussi en ce moment sur d'autres textes de Moyshe Nadir (1885-1943).

TL : Le traducteur, aujourd'hui, a-t-il les outils qu'il lui faut pour travailler depuis le polonais et le yiddish ?

I. J.-K. : En polonais, je constate une évolution rapide, depuis une quinzaine d'années que je suis dans la profession. Beaucoup de documents sur papier me viennent de mes parents, et je les utilise encore. Mais désormais, je suis connectée à Internet en permanence quand je traduis, et je ne m'imagine plus travailler sans cet apport. Nouvel écueil linguistique : ce qui apparaît en premier dans les recherches en ligne, ce sont les occurrences très récentes, très actuelles, or la mondialisation a tendance à lisser, à standardiser la langue. Pour mes auteurs très contemporains, j'explore beaucoup la pop-culture, la télévision, les séries... Il faut que je me fie à mon intuition : sur quoi mon auteure a-t-elle bien pu s'appuyer pour créer ce mot, ce nom ?

É. G. : En yiddish, le grand apport a été le dictionnaire yiddish-français de Yitskhok Niborski, Bernard Vaisbrot et autres universitaires

et spécialistes, qui a comblé d'importantes lacunes ; il a même servi de base à des éditions dans d'autres langues. Le *Dictionnaire des mots d'origine hébraïque et araméenne en usage dans la langue yiddish*, conçu par Yitskhok Niborski, est également très précieux. Et notre bibliothèque est bien entendu très riche, la Maison de la culture yiddish est un centre de ressources et une sorte de « Yiddishland », sans compter les nombreuses ressources sur Internet où un « Yiddishland » virtuel semble s'être reconstitué.

Le yiddish, dont une grande partie des locuteurs ont été assassinés par les nazis, est une langue de fusion, avec différentes strates qui font toute sa complexité. Les racines sont le vieil allemand, mais on y trouve aussi 30 % d'hébraïsmes, beaucoup de slavismes, des anglicismes du côté des Américains, etc. La tradition religieuse est très vivace chez les auteurs que j'ai traduits, alors que dans les milieux juifs, du fait de l'assimilation puis du Génocide, il y avait eu une rupture. Dans ma famille aussi. Mon père refusait de pratiquer et, en l'épousant, ma mère s'éloignait aussi de la tradition. En traduisant, j'ai dû aussi apprendre cela. D'où la nécessité d'avoir de bons outils de référence, et autour de soi des gens polyglottes, d'origines diverses, érudits en culture yiddish, et dont le yiddish est la langue maternelle. Ainsi on peut s'imprégner d'un monde à la fois consciemment par le travail, et presque inconsciemment par une ambiance. Progressivement, on peut – et il le faut – sentir tous les échos d'une tradition et des autres langues. Mais pour ma part, je voudrais les faire entendre dans la traduction sans ajouter de notes en bas de page, ou le moins possible.

I. J.-K. : Il faut aussi faire confiance aux lecteurs. On a tous le souvenir de ces romans russes où l'on se perd entre tous ces noms, surnoms, patronymes et noms de famille... Et puis on s'y fait, sans avoir besoin de notes. C'est l'entrée dans le texte étranger.

É. G. : C'est le travail du lecteur : être prêt à découvrir un autre monde.

TL : Quelques projets dans vos tiroirs ? Un texte que vous rêvez de traduire ?

É. G. : Une pièce de Sholem-Aleikhem que j'ai déjà traduite et proposée, sans succès jusqu'à maintenant. Elle pourrait s'intituler en français *Dispersés aux quatre vents*. C'est une pièce comique, mais riche de tensions, sur une famille juive russe partie d'une bourgade pour la grande ville au début du XX^e siècle. Les parents, en pleine ascension sociale, essaient de s'adapter à la modernité tout en gardant les traditions. L'auteur observe d'un regard acéré tout ce petit monde qui se fissure. Les enfants évoluent dans toutes les directions : un fils révolutionnaire disparaît, un autre fils est sioniste, le troisième, joueur et noceur, une jeune fille veut faire des études et envoie promener son fiancé, une autre ne pense qu'à l'amour tel qu'elle le voit dans les romans... J'ai aussi une autre pièce en réserve. Mon rêve serait de les faire jouer. Nadia Déhan-Rothschild et moi sommes en train de traduire *Motl fils du chanfre*, un roman savoureux et drôlesime avec des péripéties dramatiques, de Sholem-Aleikhem : le deuil, la misère, l'immigration, l'Amérique à hauteur d'enfant. Parution prévue au printemps 2021 aux éditions de L'Antilope. Et puis *Weitzmann II*, évoqué précédemment. Je redoute un peu de me replonger dans mes premières traductions, avec des années de recul...

I. J.-K. : Les textes de ma mère, Bożena Kalinowska, puisqu'elle était poète. C'était d'ailleurs une de mes motivations de départ. Bilingue, elle a écrit en français et en polonais, et elle s'est auto-traduite... en prenant des libertés que moi-même, je n'aurais jamais osé prendre en traduction ! Je garde cela comme un totem qui m'accompagne. Et j'aime aussi suivre ce que font les auteurs que j'aime, que je connais parfois... Je manque juste de temps !

É. G. : Le propos d'Isabelle sur l'auto-traduction m'intéresse beaucoup : cela concerne aussi les auteurs que je traduis. Les gens lettrés étaient en général bilingues yiddish-hébreu, au minimum. Singer écrivait en yiddish, mais relisait de près ses traductions vers l'anglais avec ses traducteurs. Beaucoup créaient à la fois en yiddish et en hébreu, ou dans d'autres langues, et certains s'auto-traduisaient du yiddish aux autres langues, ou inversement. C'est intéressant à étudier.